A leurs empreſſemens, Céliméne attentive,
Paroiſſoit, ſur ſon choix, incertaine & craintive.
Les uns, de leur muſette animerent les ſons;
Les autres employoient de galantes chanſons:
Le ſeul Philinte, en proye aux plus vives allarmes,
Ne faiſoit parler que ſes yeux;
Ce langage ſi vrai réuſſit toujours mieux,
Et Céliméne y trouva tant de charmes,
Que de l'heureux Philinte elle combla les vœux.
S'applaudiſſant de ſa victoire,
L'Amour, de nœuds de fleurs, enchaîna ces amans;
Si l'Hymen en reçut les plus tendres ſermens,
Le Dieu qui les dictoit en eut toute la gloire.

Par M. Gaudet.

L'AGNEAU nourri par une Chèvre.

Fable.

PARMI des Chèvres, bélant
Loin du troupeau, loin du maître,
Un Agneau s'arrêtoit; & le chien l'appellant,
Lui crioit, petit ſot, eſt-ce là qu'il faut être,
Qui cherches-tu? Ta mere? Elle eſt ici:
Suis le troupeau, tu la pourras connoître.
Ma mere? dit l'Agneau, je crois que la voici.

Digitized by Google

N'eſt-ce pas cette Chèvre à qui je dois la vie ?
Sans le ſecours de ſon lait,
Elle m'eût été ravie.
Je reconnois ma mere à ce bienfait,
Il en eſt le caractere.
Une brebis fut ta mere,
Reprit le chien, & tu lui dois tes jours.
Une brebis! ah quel eſt ce diſcours!
Qui? moi! j'aurois d'autre mere que celle
Dont la tendreſſe & le zèle
M'a ſauvé d'un prompt trépas?
Qui que ce ſoit, je ne le croirai pas.
Vous mocquez-vous de moi? Si ç'eut été ma mere,
M'auroit-elle ainſi négligée.
Quoi! tandis qu'une étrangere
M'a nourri, m'a ſoulagé,
Celle qui, dans ſon ſein, m'a formé, m'a fait naître,
A ce point m'a pû méconnoître.
On m'avoit laiſſé ſeul, ſans appui, ſans ſupport,
Et réclamant les droits de la nature,
Je périſſois faute de nourriture;
Mes yeux étoient couverts des ombres de la mort.
Près de mon heure derniere,

Digitized by Google

J'essayois de pousser des cris mal entendus:
Cette Chèvre me voit, sensible à ma misère,
Accourt, & rend la vie à mes sens éperdus.
Que vous dirai-je de plus?
Cette mere est à l'autre préférable,
Puisqu'elle s'est montrée envers moi secourable.

VERS à BABET, sur le jour de sa naissance.

LE voici donc cet heureux jour
Où tu commenças ton enfance;
La nature & le tendre amour
L'avoient marqué pour ta naissance:
Ils furent tes premiers parens;
Belle Babet, tes jeunes ans
Sont dûs à la reconnoissance.

Laisse-moi couronner de fleurs
Ce front où régne l'innocence;
Que long-tems leurs pures couleurs
Soient le symbole de tes mœurs,
De ta vertu, de ta décence:
Puissent tes yeux si séducteurs,

Digitized by Google

Si peu faits pour l'indifférence,
Ne jamais répandre de pleurs
Sur l'uſage de ces faveurs
Que la nature te diſpenſe!

Déjà la naïve ignorance
Emporte loin de ton berceau,
Ces petits riens, ces bagatelles,
Ces hochets ſi chéris des belles,
Bientôt abandonnés par elles
Pour un plaiſir bien plus nouveau.

L'inſtant même de ton aurore
Eſt l'âge des premiers ſoupirs;
Le Dieu, qu'à Paphos on adore,
Dans ton ame va faire éclore
L'eſſain timide des deſirs;
Cupidon va cacher ſon aîle
Sous le voile d'un ſentiment;
Il te promet plus d'un amant,
Mais il te doit un cœur fidèle.

Quant on joint à tes quatorze ans
Tous les charmes de ta figure,
Quand on ſait parer la nature
De tes graces, de tes talens,

Digitized by Google

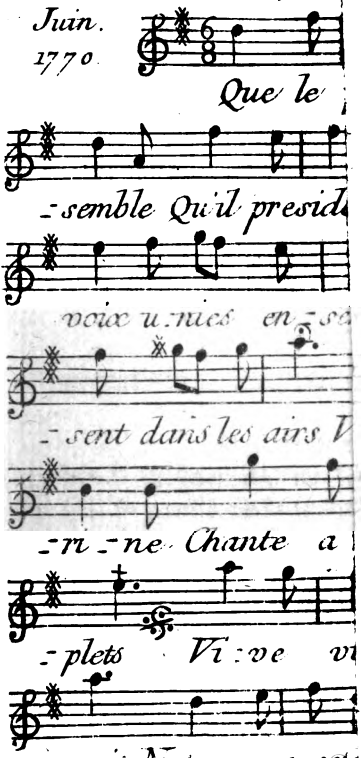
A

Chanté au Concert de

HYI

La Musique es

Juin.
1770


Que le
-semble Qu'il presid
voix u-nies en-se
-sent dans les airs V
-ri-ne Chante a
-plets Vi-ve vi
-mais Notre augus-te

re
est
u-
Le
e,
e,
u-
du

Digitized by Google

Digitized by Google

Il n'eſt pas aiſé, je te jure,
Babet, de maîtriſer ſes ſens,
Et ce ſeroit te faire injure.

C'eſt bien aſſez de tes attraits;
Tu n'as pas beſoin des caprices,
Des mines ou des tons coquets
Dont tans de belles ſéductrices
Aveuglent ces amans novices
Qui vont ſe prendre à leurs filets.
Sois honnête, ſenſible & ſage;
Babet, t'en faut-il davantage
Pour fixer le cœur d'un Français
Et pour t'aſſurer ſon hommage?

Par M. Havé.

L'EXPLICATION du mot de la premiere énigme du Mercure de Mai 1770, eſt le *papier*; celle de la ſeconde eſt la *plume*; celle de la troiſiéme eſt *lunettes*. Le mot du premier logogryphe eſt *Geniſſe*, où ſe trouve *génie*, *ſinge*, *ſein*, *neige*, *ſiéges*, *géſine* (vieux mot qui ſignifie *couches*) *gêne*, *Gènes*, *ſignes*, *ſi*. Celui du

Digitized by Google

second est *mode*, où l'on rencontre *ode* & *mode*. Le mot du troisiéme est *cremaillere*, dans lequel sont renfermés *caille*, *marée*, *re*, *mi*, *la*, *crême*, *ciel*, *Camille*, *âle*, *lila*, *craie*, *lire*, *écrire*, *Camerier* & *Carme*.

ÉNIGME

Je ne suis point ce sonore instrument
Qui, du fond des forêts, au loin se fait entendre:
Et, quoiqu'en me lisant, on puisse s'y méprendre;
A me sentir on en juge autrement.

Dans la prison d'un personnage saint,
Cachot dont, sans mentir, les murs ont des oreilles,
Qui n'a pas plus d'un pied, & si ce n'est merveilles,
J'ai pris naissance, encor s'en est-on plaint.

Ce que l'on sçait du Stylite Simon
Qui, trente ans, sur un pied se tint, suivant l'histoire,
N'est chose tant étrange, & l'on peut bien y croire,
Car je m'y tiens plus long-tems: c'est selon.

Par F.... C. au greffe de l'hôtel-de-ville de Paris.

Digitized by Google

AUTRE.

Je ſuis au palais, chez Iris,
Chez le roi, tout comme au collége,
Ou dans la poche d'un commis:
Lorſque je ſuis Chinois, je ſuis d'un plus haut prix;
Mais ma beauté n'eſt pas mon plus grand privilége.
A la ſottiſe, ~~auſſi bien qu'à l'eſprit~~
Je donne la conſiſtance.
Je conſolide le crédit,
Et j'établis la confiance.
Cependant d'un autre côté
Je dois être ſans vanité.
C'eſt de moi que la perfidie,
L'injuſtice, la calomnie
Font trop ſouvent découler leurs venins:
De moi, j'ai vu naître des crimes,
Et des remords, & des chagrins,
Et des complots, & des projets ſublimes,
Tandis qu'en même tems, pour un plus noble emploi,

Digitized by Google

Je ſers l'organe de la loi.
En un mot, ſans vouloir étaler un vain faſte,
L'uſage que l'on fait à tout moment de moi
Avec l'abus inceſſament contraſte.
Mettons le dernier trait à ces riches tableaux,
Avant d'eſſuyer mes pinceaux;
Si, de me connoître, on s'empreſſe,
On verra que je ſuis armé de toute piéce
Et néanmoins garde des ſceaux.

Par M. Parron, capitaine d'infanterie.

AUTRE.

Mon ſort eſt bien bizare, il le faut avouer.
On ne veut me ſouffrir en place:
Celui qui ne m'a pas veut cependant m'avoir,
Et dès qu'il m'apperçoit, auſſi-tôt il m'efface.
Les héros paroîtroient moins bien ornés ſans moi,
Etant de l'air guerrier annexe;
Mais quoiqu'aux ennemis j'aide à cauſer l'effroi,
Je ne fais pas peur au beau ſexe.

Par M. D. L. P.

Digitized by Google

AUTRE.

Je suis un vrai tyran des mortels respecté,
Enfant chéri du goût & de la nouveauté,
Qui, de l'Etat Français dont je tiens les suffrages,
Au-delà des deux mers disperse les ouvrages.
J'augmente avec succès leur immense cherté,
Selon leur peu d'usage ou leur fragilité.
Mon trône est un miroir, dont la glace infidelle
Donne aux mêmes objets une forme nouvelle.
Les Français inconstans admirent dans mes mains
Des trésors mépriſés du reste des humains.
Assise à mes côtés, la brillante parure
Essaye, à force d'art, de changer la nature.
La beauté me consulte, & par cet art qui plaît
J'ajoute un nouveau lustre à ses brillans attraits.
J'assujettis encor le sage à ma formule,
Me suivre est un devoir, me fuir, un ridicule.
Du docte & du pédant guidant tous les écrits,
Je les comble à mon gré d'estime & de mépris.
Par de bizares loix, même souvent difformes,

Digitized by Google

Je place enfin les sots & nomme les grands hommes.

*Par M. Fl**.*

LOGOGRYPHE.

Je suis un grand jardin, près d'un grand bâtiment;
Je n'ai pourtant, lecteur, que quatre pieds d'espace:
Raccourci d'un pied seulement,
Je ne suis plus qu'un instrument
Propre, en certains pays, pour la guerre & la chasse.

*Par M. Cat**.*

AUTRE.

On nous trouve, mon frere & moi,
Dans l'âtre d'un manant & dans celui d'un roi:
Si l'on retranche ma derniere,
J'éleve aux cieux ma tête altiere.

Par le même.

Digitized by Google

AUTRE.

MON pouvoir en impose aux seigneurs les plus grands ;
Mais, admirable effet de la métamorphose !
Dans l'ordre de mes pieds, dérangeant quelque chose,
Je ne fais plus peur qu'aux enfans.

Par le même.

AUTRE.

RIEN n'est plus doux que moi dans toute la nature.
Et cependant, sous un air enchanteur,
Je sers souvent de masque à l'imposture,
D'un cœur mauvais je cache la noirceur.
Si ces seuls traits ne me font reconnoître,
Je renferme en dix pieds, qui composent mon être,
Ce qui, tous les matins, sert à l'habillement.
Un cri, l'expression d'un mal que l'on ressent ;
Un canton estimé pour le bled qu'il rapporte

Digitized by Google

Et dont la France se nourit.
Un nom, que tout Français & respecte & chérit,
Par son attachement pour celui qui le porte.
Oh! c'en est fait, vous allez me nommer;
Cette douceur enchantereſſe,
Qu'on sent, & ne peut exprimer.
Péché mortel, & signe d'allegreſſe,
Un vent fougueux qui souffle avec fracas.
Quoi! tout cela ne vous fait point comprendre,
A me chercher, Eglé, ne vous fatiguez pas,
De sçavoir qui je suis vous faites quelque cas,
Il sera doux de vous l'apprendre.

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

La premiere Nuit d'Young, traduite en vers par M. Colardeau, se vend à Paris, chez Delalain, à côté de la Comédie Françaiſe; prix 1 liv. 4 s.

CET ouvrage mérite sans doute les plus grands éloges; mais nous avons pensé que la place qu'ils pourroient occuper dans ce Journal seroit encore mieux remplie par les fragmens que nous pourrons

Digitized by Google

en citer. Ce moyen, tout ſimple & auquel on devroit avoir plus ſouvent recours, ſervira mieux l'auteur & ſatisfera davantage le lecteur; un journaliſte ne doit jamais être que le rapporteur, après une expoſition fidèle qu'il ajoute ſes concluſions, mais que le Public juge.

Le poëte appelle le ſommeil qui fuit les malheureux; s'ils dorment, c'eſt ſans tranquillité; un ſonge funeſte a fatigué ſes ſens par de triſtes images, & lorſque ſes yeux ſe ſont ouverts, ils ſe ſont portés ſur trois mauſolées où ſont enfermées les cendres de ſa fille, de ſa femme & de ſon ami; il s'écrie:

Le jour ne ſuffit point aux peines que j'endure,
Et la nuit... oui la nuit... la nuit la plus obſcure,
Alors que tout s'éteint dans ſa noire épaiſſeur,
Eſt moins triſte que moi, moins ſombre que mon cœur.
Ce fantôme voilé que le ſilence mène,
Aſſis, en ce moment, ſur ſon trône d'ébene,
Du plus épais nuage enveloppe les airs
Et ſon ſceptre de plomb peſe ſur l'univers.
Quelle ombre impénétrable & quel calme immobile!

La nature se taît dans sa marche tranquille!
L'oreille écoute en vain!... l'œil ne voit plus!.. tout dort!
Tout semble anéanti!.. rien n'est mû... tout est mort!
De ce vaste repos combien l'ame est frappée!
O des mondes détruits, image anticipée!
Triste & dernier soleil!.. jour affreux, hâte toi!
Viens tirer le rideau... Tout est fini pour moi!

Il n'invoque point les vaines divinités, c'est le Créateur de l'Univers qu'il appelle; celui

Qui, du creux de l'abîme élevant l'univers,
En globes enflammés le lança dans les airs.

Le premier objet & le plus digne de ses vers est l'homme.

Autant que son auteur l'homme est inconcevable.
De deux êtres divers mêlange invraisemblable,
Son bisarre destin flotte indéterminé.
Vil & grand, pauvre & riche, infini mais borné;
Rien par ses vains trésors, tout par ses espérances.

Digitized by Google

De l'un & l'autre extrême il franchit les distances :

Il touche aux opposés, dont il est le milieu,
Et l'homme est la nuance entre l'atôme & Dieu.
Noble & brillant anneau de la chaîne inégale,
Qui du néant à l'être embrasse l'intervalle,
De l'ange & de l'insecte il partage le sort.
Faible immortel, blessé du glaive de la mort,
Enfant de la poussière, héritier de la gloire,
Un ver, un Dieu... dans lui tout est contradictoire !

Plus fier encore qu'il n'est infortuné, tout apprend à l'homme que rien ne peut conserver sa vie au-delà de l'espace qui lui est marquée; mais tout aussi lui annonce que c'est dans le tombeau même qu'il doit prendre l'immortalité. Le Ciel, attentif au bonheur de l'homme, a disposé par tout des lumieres qui l'éclairent sur son être. Le sommeil même est chargé de l'instruire.

Quand ce Dieu taciturne abandonne au repos
Mes sens appesantis sous de mornes pavots,
Des fers de sa prison libre & débarassée,

Digitized by Google

Mon ame ſuit encor le vol de la penſée.
Sur un ſol fugitif formant des pas trompeurs,
Elle foule tantôt la verdure & les fleurs.
Tantôt triſte, penſive & s'enfonçant dans l'ombre,
Elle ſuit, effrayée, un bois lugubre & ſombre.
D'un rocher, quelquefois, elle roule ſoudain;
Ses bras enſanglantés s'y ſuſpendent en vain:
Elle retombe... un lac la reçoit dans ſa chûte.
Sa peur oppoſe à l'onde une pénible lutte:
Elle ſe débat, nage, & regagnant le bord,
Sur le roc eſcarpé gravit avec effort.
Dans la courſe des vents quelquefois entraînée,
Elle s'élance & croit planer, environnée
De ces ſilphes brillans, de ces eſprits divers,
Fantômes revêtus de la pourpre des airs.
Mais, ſoit que ſon erreur la conſole ou l'afflige,
De ces ſonges confus le bizarre preſtige
Lui dit que ſon inſtinct, ſon vol impérieux
L'éleve vers ſa ſource en l'élevant aux cieux,
Qu'aux plaines de l'Ether développant ſon aîle,
Elle abandonne un corps appeſanti loin d'elle,
Que ſon être eſt plus noble & qu'elle ne ſort pas
De la vile pouſſiere éparſe ſous ſes pas.

Digitized by Google

On s'occupe en veillant de fantômes plus vains & de songes plus funeſtes, on s'aveugle de ſes propres mains; on voudroit établir des plaiſirs ſtables ſur le théâtre changeant du monde, des jours ſereins au milieu des tourmens de la vie : ce n'eſt qu'aux demeures céleſtes que l'on peut goûter le bonheur, parce qu'il n'eſt plus troublé par la crainte de le perdre; mais ſur la terre, on n'en peut trouver que dans la vertu, elle ſe le donne comme le ſoleil ſe donne la lumiere. Eh! pourquoi déplorer une deſtinée commune à tous les êtres : le malheur fut toujours la loi de l'univers, la peine eſt l'héritage que la terre tranſmet à ſes malheureux enfans.

Combien, autour de nous, mugiſſent de tempêtes!
Que d'écueils ſous nos pas, de fléaux ſur nos têtes!
Le glaive des guerriers, le poignard des tyrans,
Le feu de la diſcorde & celui des volcans,
La peſte infectant l'air des poiſons qu'elle exhale,
Des prompts embraſemens l'étincelle fatale,
La faim, la pâle faim qui creuſe des tombeaux,
La miſére traînant ſes horribles lambeaux,

Digitized by Google

Le désordre, le choc de la nature entiere
Tourmentent des mortels la penible carriere.
Là, privés du soleil, à jamais renfermés,
Sous de noirs souterrains, des spectres animés
S'enfoncent, loin du jour, dans une mine avare.
Là, sur le sein des mers, un despote barbare,
A la rame pesante enchaîne ses égaux :
Sans qu'un ordre plus doux suspende leurs travaux,
De la vague orageuse ils brisent la colere,
Et le seul désespoir est leur affreux salaire.
Ici des malheureux, vieillis dans les combats,
Epuisés, mutilés, pour des maîtres ingrats,
Vont, le long des pays défendus par leurs armes,
Mandier un pain noir qu'ils détrempent de larmes.
Là, d'éternels besoins, d'incurables douleurs,
Dans un cruel accord unissant leurs fureurs,
A mille infortunés, pressés par l'indigence,
Ne laissent qu'un cercueil pour derniere espérance.
Vois-tu, sous ce parvis, cette foule de morts?
Le sein des hôpitaux les rejette au dehors.
Entends-tu ces mourans qui demandent leur place,
Et d'un lit douloureux sollicitent la grace?
Que d'hommes mollement élevés & nourris,
Sur le seuil des palais font entendre leurs cris!
L'humiliant refus repousse leur priere.

Digitized by Google

Riches voluptueux, courez ſous la chaumiere,
Et lorſque le plaiſir s'émouſſe ſur vos ſens,
Quand l'habitude éteint vos deſirs languiſſans,
Volez reſpirer l'air de ces triſtes aſyles!
A la main qui demande, ouvrez des mains faciles!
Le ſpectacle touchant de tant de maux ſoufferts
Rendra vos goûts plus vifs & vos plaiſirs plus chers.
La ſenſibilité s'éveille dans les larmes.
Mais, la pitié pour vous auroit-elle des charmes?
Non barbares! jamais elle n'émut vos cœurs!
Jamais vos froides mains n'ont eſſuyé de pleurs!

Encore ſi le malheur n'étoit que la punition du vice; mais la prudence, la vertu même ne peuvent nous défendre de ſes aveugles mains. On eſt puni ſans être coupable.... Le poëte revient ſur lui-même par un retour plein de ſentiment.

Me plaindre!.. & le vieillard implore mon appui!
Et l'enfant jette un cri qui m'appelle vers lui!
Ah! volons! dans mes bras accueillons leur foibleſſe!
L'humanité me parle & pour eux m'intéreſſe.
La nature nous fit un cœur compâtiſſant.
Le cruel qui ne plaint que les maux qu'il reſſent,

Digitized by Google

Mérite que leur poids ſur lui s'appeſantiſſe ;
Mais, des peines d'autrui partager le ſupplice,
Mais, les ſouffrir ſoi-même & leur donner des pleurs,
Cette pitié ſublime ennoblit nos douleurs.
Que dis-je ? on ſe conſole en pleurant ſur les autres :
Les maux que nous plaignons adouciſſent les nôtres.
O vous, vous, mes égaux, vous, malheureux humains,
Vous qu'un deſtin ſemblable unit à mes deſtins,
Si, dans un cœur ſenſible, il eſt pour vous des charmes,
Montrez-moi vos douleurs & comptez ſur mes larmes !

Il s'adreſſe à Lorenzo ſon ami, qu'il voudroit enlever aux funeſtes diſgraces de la fortune trompeuſe. Ne crois pas, lui dit-il, que je me faſſe une joie barbare de troubler le bonheur dont tu jouis. Je voudrois l'aſſurer. Les tendres ſoins qu'il donne à la félicité de cet ami lui rappellent celle dont il jouiſſoit avec un autre ami qu'il a perdu.

Cher Philandre, avec toi j'ai vu le mien périr,
Sous le ſouffle mortel de ton dernier ſoupir,

J'ai

Digitized by Google